

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)

+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)

+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)

+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)

+ BEAUTÉ(HTTP://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE,100215)

+ FOOD(/FOOD,100293)

CRITIQUE

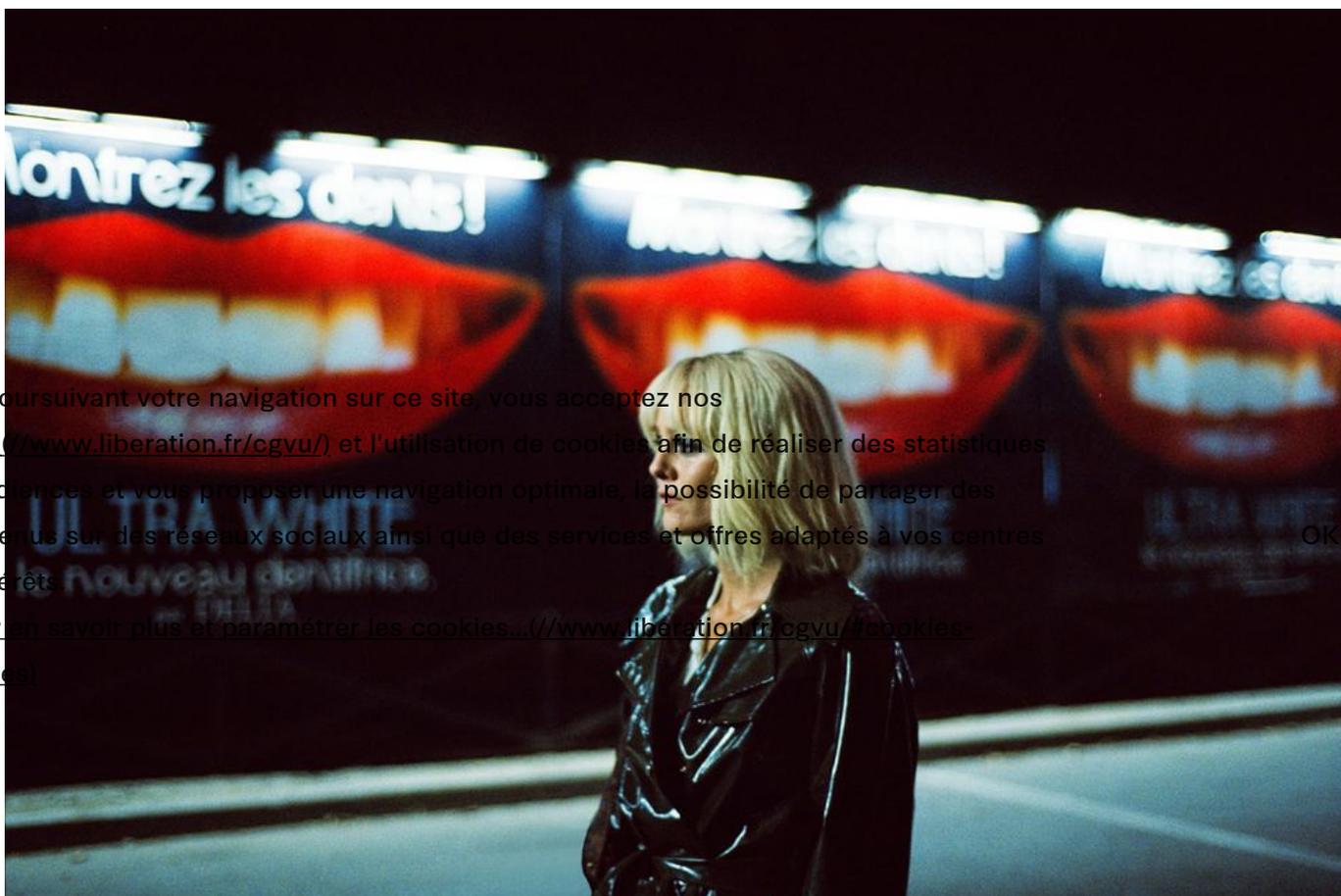
«UN COUTEAU DANS LE CŒUR», CORPS ET LAME

Par Marcos Uzal (<https://www.liberation.fr/auteur/17349-marcos-uzal>)

— 26 juin 2018 à 19:26

Le cinéaste iconolâtre Yann Gonzalez mélange les genres et puise dans sa cinéphilie la plus intime pour raconter, façon polar, l'histoire d'une productrice

de pornos gays qui veut reconquérir sa monteuse en réalisant un film, dans les années pré-sida.



En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez nos [CGU \(//www.liberation.fr/cgvu/\)](http://www.liberation.fr/cgvu/) et l'utilisation de cookies afin de réaliser des statistiques d'audiences et vous proposer une navigation optimale, la possibilité de partager des contenus sur des réseaux sociaux ainsi que des services et offres adaptés à vos centres d'intérêts. [Pour en savoir plus et paramétrer les cookies... \(//www.liberation.fr/cgvu/#cookies-balises\)](http://www.liberation.fr/cgvu/#cookies-balises)

OK

Vanessa Paradis. Photo Ella Herme

En 2013, le premier long métrage de Yann Gonzalez, *les Rencontres d'après minuit*, ouvrait une brèche salutaire dans le jeune cinéma français, désignant un horizon radicalement antinaturaliste, outrageusement artificiel, voluptueusement romantique. L'audace du geste révélait aussi ses limites. Par son confinement adolescent, son abondance de citations, son maniérisme vintage, le film ressemblait un peu trop à une collection de beaux bibelots préservés dans une vitrine étanche. Avec *Un couteau dans le cœur*, qui a été présenté en compétition à Cannes cette année, le cinéaste ne capitule en rien sur ses

goûts et ses aspirations, mais il ouvre tout ce qui semblait un peu trop renfermé et confit dans son cinéma, laissant enfin y pénétrer le vent, le désordre, l'impureté. Le récit ne tient plus de la cérémonie secrète, mais se frotte plus trivialement au cinéma de genre, tout en s'inspirant d'une époque et de personnes réelles.

A LIRE AUSSI

Nicolas Maury : «Je trouve ça laid de voir un acteur trop volontaire»(http://next.liberation.fr/cinema/2018/06/26/nicolas-maury-je-trouve-ca-laid-de-voir-un-acteur-trop-volontaire_1662134)

En 1979, une productrice de pornos gays (Vanessa Paradis), amoureuse de sa monteuse (Kate Moran), veut produire un film plus ambitieux, mis en scène par son associé et confident Archibald (Nicolas Maury). Mais un tueur en série masqué de cuir assassine un de ses acteurs. Commence alors une enquête entremêlant polar, comédie, fantastique, érotisme, giallo, mélo, où Gonzalez, cinéaste iconolâtre, construit une sorte d'utopie cinématographique située à la charnière des deux décennies qu'il vénère et gorgée de toutes les références qui ont nourri sa fascination.

Circulation du désir

En partant de sources prévisibles (Argento, De Palma, Fassbinder), il s'aventure aussi du côté d'une cinéphilie plus secrète, le porno gay en 16 mm, mais surtout la famille Diagonale : *Change pas de main* (1975) de Paul Vecchiali, polar situé dans le milieu porno, *Simone Barbès ou la vertu* (1980) de Marie-Claude Treilhou (ressorti en salles le 13 juin), dont on retrouve l'actrice principale, Ingrid Bourgoïn, ou encore *Absences répétées* (1972) de Guy Gilles, dont on entend la chanson. En puisant ainsi dans sa cinéphilie la plus intime, Gonzalez ne se contente pas d'offrir au spectateur initié des références rares mais, plus profondément, il raccorde avec une certaine idée du romanesque et du lyrisme dont le cinéma français s'est bien éloigné depuis trente ans. Le caractère très composite du récit, de la forme, ainsi que

des personnages - par delà les frontières du masculin et du féminin, et parfois de l'humain et de l'animal - participe de cette idéalisation d'un monde flamboyant, hédoniste, se jetant à corps perdu dans le plaisir et l'imaginaire. Un monde d'avant le sida et l'avènement d'un nouveau puritanisme sexuel mais aussi cinématographique. Car cette circulation permanente du désir, entre tant de corps et d'images, passe toujours par le cinéma, des plateaux de tournage orgiaques aux salles de quartier concupiscentes, en passant par l'intimité des tables de montage.

Émulsions argentiques

Le fétichisme de Yann Gonzalez s'exprime alors plus nettement et plus sensiblement, à travers des êtres dont le métier consiste précisément à réaliser des fantasmes et fantasmer la réalité, en mêlant pulsions sexuelles et enthousiasme créateur, fluides organiques et émulsions argentiques. Certes, la limite du film est qu'il est difficile d'y éprouver une émotion au premier degré : on est moins touché par ce qui advient aux personnages que par ce qui s'y joue du cinéma et de la cinéphilie. Le point le plus sensible étant bien sûr les acteurs, le choix même de Vanessa Paradis plus que sa performance tout en fragilité éperdue, ou l'apparition poignante de Romane Bohringer, comme émergeant d'une ellipse de vingt-cinq ans.

Au bout de cette logique, le cinéma - son histoire, ses formes, ses matières - devient l'essence même du drame : *Un couteau dans le cœur* est tendu par deux histoires d'amour fou, dont le tragique secret s'inscrit à chaque fois dans un bout de pellicule, comme si c'était in fine le seul lieu qui puisse tolérer la passion, lui offrir un possible, en préserver une trace, ne serait-ce que l'espace de quelques photogrammes.

[Marcos Uzal \(https://www.liberation.fr/auteur/17349-marcos-uzal\)](https://www.liberation.fr/auteur/17349-marcos-uzal)

Un couteau dans le cœur de Yann Gonzalez avec Vanessa Paradis, Nicolas Maury, Kate Moran...

1 h 40.